

Hans Christian Andersen

Le Concours de saut



Vertiges

JEAN-YVES COLLETTTE ÉDITEUR



HANS CHRISTIAN ANDERSEN (1805-1875),
portrait (1836) par le peintre danois Constantin Hansen (1804-1880).

Les contes d'Andersen paraissent dans la collection
« Rêver en diable »

LA PUCE, LA SAUTERELLE ET L'OIE SAUTEUSE

voulurent une fois voir laquelle savait sauter le plus haut. Elles invitèrent à cette compétition le monde entier et tous les autres qui avaient envie de venir, et ce furent trois sauteurs de premier ordre qui se présentèrent ensemble dans la salle.

— Je donnerai ma fille à celui qui sautera le plus haut, dit le roi ; il serait mesquin de faire sauter ces personnes pour rien.

La puce s'avança la première ; elle se présentait bien et saluait à la ronde, car elle avait en elle du sang de demoiselle et l'habitude de ne fréquenter que des humains, ce qui donne de l'aisance.

Ensuite vint la sauterelle, sensiblement plus lourde, mais qui avait tout de même de l'allure et portait un uniforme vert qu'elle avait de naissance. Elle disait de plus qu'elle était d'une très ancienne famille d'Égypte et qu'elle était fort considérée ici. On l'avait prise dans les champs et déposée directement dans un château de cartes à trois étages, tous les trois bâtis de cartes à figures, l'envers tourné vers l'intérieur ; on y avait découpé des portes et des fenêtres, même dans le corps de la dame de cœur.



— Je chante si bien, dit-elle, que seize grillons du pays qui crient depuis l'enfance et qui n'ont même pas eu de châteaux de cartes, en m'entendant, en ont encore maigri de dépit.

Toutes les deux, aussi bien la puce que la sauterelle, se faisaient valoir de leur mieux et pensaient bien pouvoir épouser la princesse.

L'oie sauteuse ne dit rien, mais on assurait qu'elle n'en pensait pas moins, et quand le chien de la cour l'eut seulement flairée, il se porta garant qu'elle était de bonne famille. Le vieux conseiller qui avait reçu trois décorations uniquement pour se taire affirma que l'oie sauteuse avait un don divinatoire, que l'on pouvait voir sur son dos si l'hiver serait doux ou rigoureux, ce que l'on ne peut même pas voir sur le dos du rédacteur de l'almanach qui prédit l'avenir.

— Bon, bon, je ne dis rien, dit le vieux roi, mais j'ai quand même ma petite idée.

Maintenant, c'était le moment de sauter...

La puce sauta si haut que personne ne put la voir ; le public soutint qu'elle n'avait pas sauté du tout, ce qui était une calomnie.

La sauterelle sauta moitié moins haut, mais en plein dans la figure du roi qui dit que c'était dégoûtant.

L'oie sauteuse resta longtemps immobile, elle hésitait. Chacun pensait qu'elle ne savait pas sauter du tout.

— Pourvu qu'elle n'ait pas pris mal, dit le chien de cour, et il la flaira encore un peu. Alors, paf ! elle fit un petit saut maladroit, droit sur les genoux de la princesse, laquelle était assise sur un tabouret bas en or.

Alors le roi déclara :

— Le saut le plus élevé, c'est de sauter sur les genoux de ma fille, car cela dénote une certaine finesse et il faut de la tête pour en avoir eu l'idée. L'oie sauteuse a montré qu'elle avait de la tête et du ressort sous le front.

Et elle eut la princesse.

— C'est pourtant moi qui ai sauté le plus haut, dit la puce. Mais peu importe ! Qu'elle garde sa carcasse d'oie avec sa bague et sa boulette de poix. J'ai sauté le plus haut, mais il faut en ce monde un corps énorme pour que les gens puissent vous voir.

Et la puce alla prendre du service dans une armée étrangère en guerre où l'on dit qu'elle fut tuée.

La sauterelle alla se poser dans le fossé et médita sur la façon dont vont les choses en ce monde. Elle aussi se disait.

— Il faut du corps, il faut du corps...

Elle reprit sa chanson si particulière et si triste où nous avons puisé cette histoire, qui n'est peut-être que mensonge, même si elle est imprimée dans un livre.

NOTE

L'oie sauteuse est un jouet et pas un animal. À l'époque de H. C. Andersen, les enfants danois, s'amusaient à prendre la carcasse d'une oie que l'on avait mangée en famille. Ils reliaient les deux côtés du sternum par une ficelle double dans laquelle ils inséraient un bâtonnet. Plus ils tournaient le bâtonnet, plus les deux ficelles se tordaient, et, lorsqu'au bout d'un moment, ils lâchaient le bâtonnet, les ficelles, en se détordant subitement, faisaient sauter la carcasse plus ou moins haut.)

Le Concours de saut,
de Hans Christian Andersen (1805-1875),
a fait l'objet, comme tous les contes de l'auteur,
de nombreuses éditions et traductions.

ISBN : 978-2-89668-240-9

© Vertiges éditeur, 2010

— 0241 —

Dépôt légal – BAnQ et BAC : premier trimestre 2021

Lecturiels

www.lecturiels.org